

LES MÉTAMACHINES

de François Klein

15 septembre
20 décembre
2018

MACHIN MACHINE



Les "Métamachines" de François Klein nous invitent à nous interroger sur la place de la machine dans les sociétés occidentales. Alors qu'elle fait partie aujourd'hui de notre quotidien, il n'est pas inutile de rappeler l'histoire de la relation de l'homme avec la machine.

— L'HOMME, LA MACHINE ET L'ARTISTE

— L'ESPRIT DU JEU

— ÉCOUTER LE BRUIT DE L'ART



ÉPINAL

EXPOSITION



LA VIE EN
VOSGES
le Département

L'EXPOSITION « LES MÉTAMACHINES DE FRANÇOIS KLEIN »

L'HOMME, LA MACHINE ET L'ARTISTE

André Leroi-Gourhan rappelait l'importance de la libération de la main pour le développement de l'outil et le rôle de celui-ci dans le développement de l'espèce humaine.

Entre les premiers bifaces et les premières machines faisant appel à une énergie extérieure, des centaines

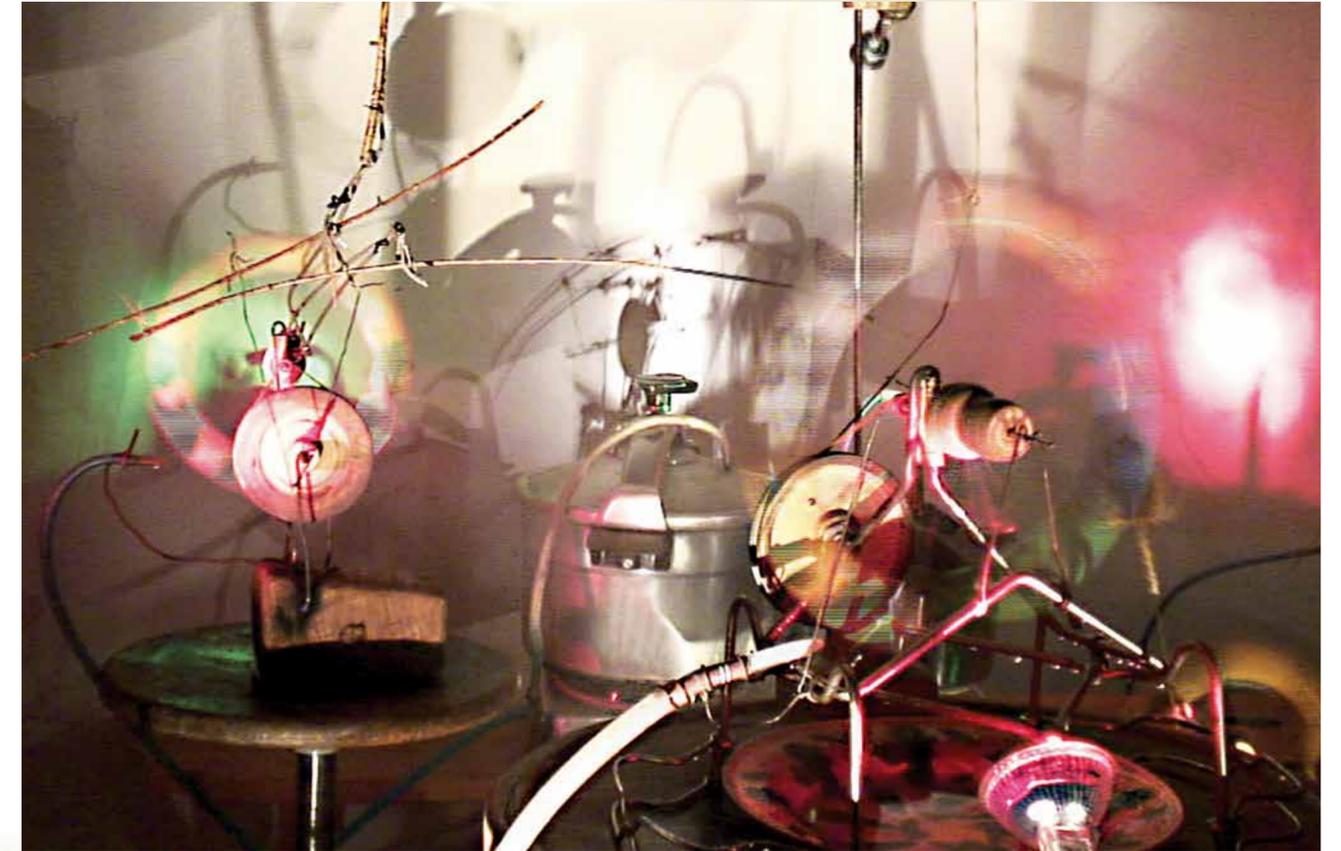
de milliers d'années vont s'écouler. Les grues et les araires animées par des chevaux sont les premières machines faisant appel à une autre énergie que celle du geste de la main. L'énergie hydraulique, pensons à l'horloge d'Archimède ou aux moulins, est à l'origine de la recherche de mécanismes à la complexité variable. Qu'il s'agisse de l'Antiquité, du Moyen Âge ou de la Renaissance, les machines seront construites pour faciliter notamment l'exploitation des ressources naturelles, actant ainsi la domination de l'Homme sur son environnement.

Il faudra attendre une époque assez récente, et l'énergie en apparence inépuisable qu'est l'électricité, pour que la machine pénètre la vie quotidienne.

Les années de l'après-guerre sont celles de l'avènement de la société de consommation avec comme corollaire une multiplication des usages de la machine pour les besoins de tous les jours et les loisirs. Cette mutation profonde de la société va d'emblée interpeller les artistes provoquant chez certains un sentiment de révolte contre le monde mécanisé, comme en témoignent les œuvres de Richier, Calder ou encore Tinguely. Transformant la machine en sculpture, l'objectif est alors de détourner son usage et, contre toute attente, de mettre en avant ses qualités esthétiques. Jacques Villeglé, dont le musée départemental conserve plusieurs œuvres, réalise en 1947 une sculpture de fil de fer à partir de « cueillettes » d'objets.

Comme le souligne l'artiste, le Nouveau Réalisme est né de cette volonté de montrer « la beauté de ce qui est discrédité, altéré, diminué ».

Jean Tinguely prolonge cette réflexion en créant des sculptures avec des anciennes machines pour dénoncer, en renversant les rôles, l'ère industrielle qui asservit l'homme. Ses Méta-mécaniques sont fabriquées avec de vieilles machines, chefs-d'œuvre d'ingéniosité ainsi tournés en dérision.



C'est dans cette démarche artistique, mais aussi philosophique, que se situe l'œuvre de François Klein.

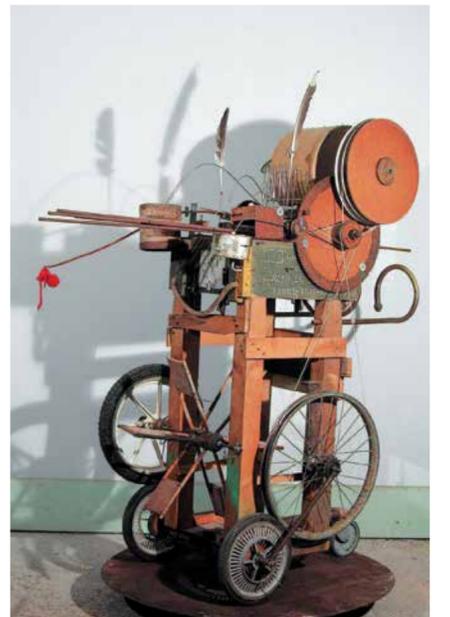
Patience, il rassemble les objets rejetés par une société de plus en plus imprégnée par le « tout jetable » pour créer des machines fantasques et fantastiques, dénommées "Métamachines", en référence à Tinguely. Des sculptures composites aux formes irréelles côtoient des mouettes à qui le public peut, l'espace d'un instant, redonner vie. Dans ses sculptures animées, les rouages mécaniques ne sont cependant pas majoritaires, préférant souvent la roue qui, depuis les moulins à eau du Moyen Âge, est un moyen de produire ou de démultiplier le mouvement.

Ces "Métamachines" soulèvent aussi la question de l'obsolescence et du rapport parfois conflictuel entre la machine, la nature et l'Homme.

L'utilisation de vieilles machines à coudre est sur ce point symbolique. Mais l'histoire de la mécanisation passe aussi par les moteurs électriques, et François Klein en fait un bel usage, transformant d'anciens tourne-disques ou robots ménagers en organismes vivants capables de produire les sons les plus inattendus.

Ainsi, la dernière partie de l'exposition présente une sélection de photographies des installations grandeur nature que François Klein a réalisées en France et dans différents pays européens. Les rameurs perpétuels, ou les éoliennes implantées dans des espaces naturels, ont comme point commun de dialoguer avec leur environnement, selon une poésie de l'imaginaire qui n'aurait pas déplu à Marcel Duchamp et aux surréalistes. Au moment où nos sociétés s'interrogent sur leur avenir, cette démarche artistique nous interpelle tous.

Thierry Dechezleprêtre



"Instrument Méta-mécanique", n°4

L'EXPOSITION

« LES MÉTAMACHINES DE FRANÇOIS KLEIN »

L'ESPRIT DU JEU

En 1961, Piero Manzoni réalise une œuvre qui ouvre radicalement l'échelle de ce que l'on considère comme œuvre d'art. Sur un parallélépipède en acier brut d'environ 1 m de côté est écrit SÔCLE DU MONDE en relief. Cette « sculpture » qui peut sembler minimaliste doit être disposée en extérieur, renversée, avec ses lettres tête en bas. Pour lire « socle... » on se tord un peu le cou et on réalise alors que l'on est sous la boule appelée « le Monde ».

La Terre serait donc un artefact ? Où s'arrête l'ironie ?

Manzoni n'a pas pu croiser Bruno Latour mais il avait intuitivement imaginé ce que le philosophe répète désormais à l'envi.

L'attention qu'il convient de porter à la Terre n'est pas liée à une inquiétude récente. L'humanité « sait » depuis au moins deux siècles sans en tirer aucune leçon politique que la Terre est une pièce unique, un objet fragile sur lequel nous sommes en équilibre. « Atterrir » prend donc inéluctablement la signification d'une conscience critique et vitale.

Mais comment atterrir avec la tête en bas ? Voilà une question que pose sans relâche le travail à ciel ouvert de François Klein.

« Tout bascule [...] , non seulement les frontières géopolitiques, mais celle de la perspective. Cui par-dessus tête ! La déconstruction est celle des apparences et des apparitions de l'art, ou encore celle de la soudaine transparence du paysage »¹.

François Klein est né en 1961. La coïncidence est amusante pour une biographie, mais l'évocation de Manzoni n'est qu'introductive, pour signifier que les œuvres de l'ami artiste autour desquelles j'écris quelques lignes nous invitent à marcher sur une fragile planète qui tourne, et que l'on peut se retrouver la tête en bas, de multiples manières (…). D'ailleurs, pour ne pas chavirer, je vais avancer en m'appuyant sur trois de ses dispositifs qui m'ont frappé lorsque je les ai vus, dans la dernière décennie. Le mot « dispositif » me semble plus adapté que « sculpture » ou « installations ». Et de toute façon, François n'est pas du genre à présenter ses pièces sur des socles !

Loggia était installée en 2008 au sommet des Hautes Relevées, au-dessus de Duieux où il habite. On ne pouvait pas être plus à ciel ouvert : petite cabane en toile tendue pendant l'été sur l'horizon vosgien. Je découvrais à l'époque cette zone du massif vosgien, ses chaumes d'après la tempête de 1999, et la Sentier des Passeurs ouvert à l'art par François et quelques complices. Cette petite cabane était circulaire autour d'un tronc décati, probablement frappé par la foudre s'il avait résisté à la tempête. Mais il était majestueux. La cabane translucide prenait toutes les lumières dans toutes les directions. Pas plus grande qu'un humain, elle était suspendue à 2 m au-dessus du sol et se balançait avec son arbre dans les divers souffles de vent, forts ou plus délicats ; de petits paquets, grigris et grelots ironiques suspendus sous sa jupe, gigotaient. L'œuvre sans mécanisme, elle n'était que mouvements. Petite cousine légèrement chamanique de la Tour sans jin de Brancusi à Tirgu Jiu, je me suis demandé si c'était l'axe foudroyé du monde qui traversait Loggia.



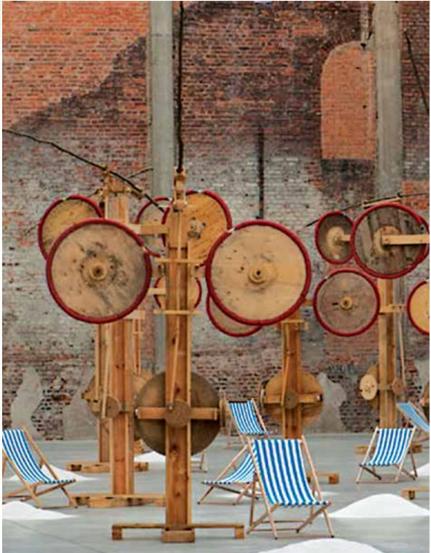
«Loggia», les Hautes relevées, Sentier des passeurs, édition 2010

J'écoutais Malher en reprenant mon clavier le lendemain pour écrire autour de *Demain les mouettes*, seconde pièce qui m'a vraiment étonné. En lançant cette musique sur l'ordinateur, j'étais motivé par une association intuitive de mots et de métaphores : le *Chant de la terre...* Katleen Ferrier et Bruno Walter. **Mais je n'avais pas prévu qu'en réécoutant cette symphonie lyrique j'allais à nouveau décoller vers une mystérieuse planète.** Soit, j'ai supposé que c'était quand même notre Terre, peut-être sous sa face cachée. Puis, avançant dans mes réflexions traversées par la voix de Katleen Ferrier, j'ai cherché à me souvenir du nombre de mouettes exposées par François à Meisenthal en 2009. J'ai trouvé un petit film YouTube² sur l'exposition qui pouvait m'éclairer, mais là, sidération : l'enveloppe sonore produite par l'exposition était en parfaite consonance, avec le *Chant de la terre* diffusé simultanément. Grâce à la continuité de l'espace informatique, la « fêlure » harmonique des mouettes s'accordait à Mahler. Et l'impact sonore de l'installation à Meisenthal m'est revenu à l'esprit avec toute sa puissance. Ainsi que l'admiration que j'avais ressentie pour la manière d'investir la gigantesque halle verrière avec ce cœur de « moulins à vents » inspirés de Cervantes.

La dizaine de mouettes, leur manivelle aux mains des visiteurs, et quelques cloches rudimentaires punctuant le mélange de souffles et de sifflets, reconstituaient une nappe musicale tranquille et fêlée : la Terre était tombée de son socle, à moins que ce soit Gaïa, et elle chantait.

Rétrospectivement, ces mouettes me disent aussi combien les ouvriers verriers qui ont occupé cette halle pendant un siècle dans le bruit et la chaleur appartienent déjà l'actuelle ère géologique baptisée *Anthropocène*. Et donc Mahler avec eux. Et Charles Fourier. Tous des Œuvriers. François expérimente des anti-monuments qui leur semblent dédiés. Pour analyser ce souvenir du site industriel réactif par le chant des mouettes parmi les fours éteints, il faudrait creuser ce qui relie le *Manifeste des Œuvriers*³ et Charles Fourier qui s'opposait [avant Marx et différemment] « aux industrialistes prônant un faux progrès incapable de penser l'association des ouvriers avec celle des maîtres ».

Ce lien entre le *Chant de la terre* et les *Œuvriers*, aussi tenu soit-il, je l'ai ressenti grâce au tour de manivelle que nous étions invités à engager pour faire souffler les mouettes. Aussi modestement « œuvrier » qu'il soit, ce geste engageait ma participation à une sorte d'orchestre ordinaire capable « d'ouvertures cosmiques » comme écrivait Paul Klee. Face aux paradoxes d'une œuvre à la recherche de telle ouvertures, Paul Klee précisait que « pour une telle œuvre il faut des moyens très simples, presque infantiles, mais il faut aussi les forces d'un peuple, et c'est cela qui manque encore »⁴. Et toujours, faudrait-il ajouter. D'où les convergences de volontés proposant le *manifeste des œuvriers*, ou des projets de « phalanstères » sous forme de squats d'artistes aux quatre coins du monde... et pour François, la nécessité de s'impliquer dans l'activité locale et politique des situations qu'il habite : sans relâche dans les Vosges, dans la vallée du Rabodeau, avec la communauté d'agglô, la région, dans d'autres régions, sur d'autres plateaux. Est-ce pour rencontrer ou pour inventer ce « peuple qui manque ? »



«Demain les mouettes», Halle verrière de Meisenthal, 2009.

Cette quête est à la fois rationnelle et mystérieuse, probablement un peu épuisante aussi. Et je me demande à quel degré ses engagements quotidiens dans des situations sociales dont le moteur est l'art, ont pu lui inspirer *Les rameurs perpétuels*. Il s'agit du 3^e dispositif que je veux évoquer, le 3^e pied d'un panoptique contenant ses productions de la dernière décennie. Il produit un effet de synthèse qui rassemble le *mouvement* jusqu'à l'absurde, le *jeu* [drôle et social] et l'ingéniosité qui peut se traduire dans des *mécaniques rudimentaires*.

Enfermés dans leur mouvement, *Les rameurs perpétuels* sont en suspend dans un cadre naturel qu'ils révèlent pour ce qu'il est : un assemblage accueillant d'arbres, de ruisseaux, de rochers et d'oiseaux, toute une atmosphère qui ne craint pas l'absurde. J'ai découvert *Les rameurs perpétuels* dans le cadre du festival artistique *Horizons 2015* (autour du Puy de Sancy), au pied d'une cascade. Le dispositif renvoyait à la rivière l'image de son énergie potentielle, et aux humains « leur capacité à intégrer des machines dans des relations semi-animistes »⁵. Peter Sloterdijk prolonge cette idée de relation avec les machines de manière un peu abrupte, mais adaptée à la situation : « L'humanité n'a jamais été que l'art de créer des transitions. Si les hommes sont des animaux fabriqués des machines, ils sont plus encore des créatures produisant des métaphores »⁶.

Mais de quoi « ramer sans avancer » peut-il être la métaphore ? Connaissant François, j'opte pour l'hypothèse que ce balancement perpétuel, surdéterminé comme le battement d'un cœur, nous ouvre à ce qu'est le *jeu*, le jeu du vivant ; enrichi d'une capacité particulière que possède l'art, celle d'être associée à l'idée de *pure perte*. On pourrait considérer que cette notion n'est vitale que pour l'individu artiste. Mais comme *Les rameurs perpétuels* sont potentiellement cinq sur leur radeau immobile, j'en déduis qu'ils peuvent constituer une famille ou le début d'une communauté. L'importance de la *pure perte* est dans son partage.

Parmi les mots-clés semés comme de petits cailloux blancs au fil de ce texte, celui qui résonne le plus dans la démarche de François est donc le *jeu*. Son association à l'art a été éclairée de multiples manières, mais celle qui importe ici trouve probablement ses origines au début des années 1960, dans la démarche emblématique d'Allan Kaprow. **Incarnant une détermination avant-gardiste appliquée au quotidien, souvent associé au mouvement Fluxus, à John Cage et quelques autres, Kaprow a défini l'approche de l'art comme une expérience, au cours de laquelle faire c'est savoir**⁷. Ses écrits en français ont été rassemblés sous un titre explicite : *l'art et la vie confondue*⁸. « Une odeur de fraises écrasées, la lettre d'un ami, 3 petits coups sur la porte d'entrée, un soupir ou une voix lisant sans fin, tout deviendra matière première à ce nouvel art concret » dit-il au tout début de sa carrière. Cette perspective prophétique est devenue habituelle. Mais une chose mérite d'être sans cesse réaffirmée, qui déjà émerge dans l'un des textes où il cite Johan Huizinga : « l'humanité joue l'ordre de la nature tel qu'elle conçoit celui-ci [...]. Chacun doit passer sa vie à jouer les jeux les plus beaux conformément à ce principe, et au rebours de son inclination naturelle [...] L'extrême similitude des formes rituelles et des formes ludiques s'éclaira ainsi davantage. Il reste maintenant à établir dans quelle mesure chaque action sacrée pénètre dans la sphère du jeu »⁹.

Cette rapide traversée de trois œuvres de François, *Loggia*, *Les mouettes* et *Les rameurs perpétuels*, me conforte dans l'idée que *l'esprit du jeu* dans son travail est polymorphe, plein de tensions, et d'équilibres précaires. L'avatar de cet esprit joueur est une large balance faite de branches et de ligatures : d'un côté pèse la ritournelle du *savoir perdre* et du *partage* qu'accepte tout joueur, y compris artiste. De l'autre pèsent la *nature* et son inquiétante déconstruction, traversée par des rituels sacrés.

Jean-François Gavoty

ÉCOUTER LE BRUIT DE L'ART

Cloquetis métalliques, bruit de gouttes d'eau tombant dans l'eau, tambourinements et martèlements non identifiés, les œuvres de François Klein installées au Musée départemental d'art ancien et contemporain d'Épinal peuplent l'espace de sonorités cristallines, d'évocations de mondes réels autant qu'imaginaires. Elles nous font [re] découvrir le brame du cerf à l'automne ou le cri des mouettes sur la plage : autant d'invitations à la flânerie musicale. Brouhaha, claquements, rythmiques évoquant le monde industriel autant que la musique concrète, les créations de François Klein ne laissent pas indifférent. Gringantes ou mélodieuses, elles sont en tout cas répétitives, car dues à une conception prolongeant directement la mécanique d'un orgue de barbarie.

Mais l'objet sonore créé par l'artiste ne ressemble en rien au savoir-faire perfectionniste d'un facteur d'instrument, bien au contraire.

Aucune forme ne laisse reconnaître des bois, des cordes ou même des cuivres. Pourtant, François Klein connaît bien ce travail particulier pour avoir partagé son atelier avec un luthier au début de sa carrière, alors qu'il créait des bijoux en bois. Il n'est pas lui-même musicien et d'ailleurs il estime que la musique est une chose sérieuse et qu'il ne faut pas associer ses bricolages à de vrais instruments. Il a pourtant collaboré à un projet de lutherie expérimentale pour le CFMI [Centre de Formation des Musiciens Intervenants] de Sélestat dans les années 2000. **Les objets musicaux qu'il conçoit rappellent un jeuoux bric-à-brac, ils sont des constructions hétéroclites réalisées avec des matériaux de récupération et dont les formes ne convoquent pas le son que l'on entend.**

Ce recyclage permet la création d'objets singuliers. Sous ce terme, on caractérise parfois les « descendants » de l'art brut, héritiers des pensées de Jean Dubuffet. Mais les artistes de l'art singulier ont la particularité de n'avoir aucune connaissance en art ou éducation artistique, d'être ce que l'on qualifie vulgairement d'autodidactes, d'« artistes du dimanche », des bricoleurs. Ce n'est pas le cas de François Klein qui a fait des études d'art à l'Université de Strasbourg où il a également enseigné, mais qui pourtant revivifie, à sa façon, la spontanéité des formes artistiques nées dans les années soixante, à savoir l'art brut mais aussi le Nouveau Réalisme de Jean Tinguely et ses machines souvent bruyantes.

Les objets d'art sont rarement sonores, l'art est avant tout une affaire de regard. L'œi ici est attiré par certains objets qui évoquent le temps passé et se retrouvent isolés, prisonniers dans les «Métamachines» [pneus de vieux vélo, électrophones, machines à coudre à pédale, etc.]. Ces reminiscences du passé, qui servent dans les mécanismes de fabrication des objets sonores, font réfléchir à notre rapport aux objets ainsi qu'au concept d'obsolescence qui est au cœur de notre société. L'action de récupérer et de donner une seconde vie aux choses mises au rebut est finalement moderne et novatrice et va à l'encontre des principes de la société de consommation dans laquelle nous baignons.

François Klein parle d'une « matière vivante » qui lui permet d'exercer son goût pour la mécanique. **Il ne cherche pas à créer de beaux instruments de musique mais plutôt des bricolages astucieux, acoustiques et ludiques.** Son travail artistique semble proche de ce que Claude Lévi-Strauss définit dans son ouvrage *La Pensée sauvage* comme « expérience sur l'objet », un travail de bricolage qui utilise des objets hétéroclites dont l'ingéniosité seule permet de leur donner valeur de projet.



«La rameur perpétuel», Cascade d'Église Neuve d'Estrevaux, Puy-de-Sancy [Auvergne], édition 2015 «Horizons»



«Chemin d'eau vives»
Thiéfosse [Vosges]

Les «Métamachines» forment un ensemble de pièces de petit format qui a été commencé il y a 15 ans et font l'objet d'un perpétuel recyclage. Elles sont sans cesse à bout de souffle, dit l'artiste, et la prouesse est de réussir à les faire continuer de fonctionner. Aucune technologie actuelle, notamment numérique, n'est utilisée. Les objets sont du matériel sonore qui fonctionne de manière électrique mais qui restent bruts, dans tous les sens du terme. Et finalement, c'est le regard du spectateur qui permet de leur donner une dimension poétique chère aux Surréalistes, qui définissaient la beauté « comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ».

Valérie Etter



«Eaux vives et autres sans de cloches», moulin de Landrode à Murs [Auvergne] pour l'édition 2008 «Horizons»

¹ Paul Virilio, *La pensée exposée. Textes et entretiens*, Éd. Babel et Fondation Cartier pour l'art contemporain, 2012.

² Film réalisé par Vincent Ganage en 2009 <https://www.youtube.com/watch?v=nCslg8peLrE>

³ *Manifeste des œuvriers*, Roland Gori, Bernard Lubat, Charles Sivestre, Éd. Actes Sud, avril 2012

⁴ Charles Fourier, *Détérioration de la planète*, notes de 1822, in René Sherer, *L'écossaise de Ch. Fourier*, Éd. Écomica 2002.

⁵ Paul Klee, *Théorie de l'art moderne*, Éd. Denoël-Gonthier, 1980

⁶ Peter Sloterdijk, *L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, Éd. Calman-Lévy, 2000

⁷ Ibid.

⁸ John Dewey, *L'art comme expérience*, Éd. Folio, 2010

⁹ Allan Kaprow, *L'art et la vie confondus*, Éd. Centre Georges Pompidou, 1996. En anglais le titre est « Essays on The blurring of Art and Life ». Une autre nuance donc : « le flou de l'art et de la vie ».

¹⁰ Johan Huizinga, *Homo Ludens*, Paris, Éd. Gallimard, 1951.

L'EXPOSITION

« LES MÉTAMACHINES DE FRANÇOIS KLEIN »

DU 15 SEPTEMBRE AU 20 DÉCEMBRE 2018

Cette exposition est une invitation à découvrir l'univers d'un artiste plasticien qui vit et travaille dans les Vosges, à Senones. Patiemment, François Klein rassemble les objets rejetés par une société obsédée par le « neuf » pour créer des machines fantasques et fantastiques, dénommées Méta-machines. Carte blanche lui a été donnée pour investir l'ensemble du musée, le parvis, ainsi que le jardin où seront présentés Les rameurs perpétuels. L'eau étant l'une des sources d'inspiration de François Klein, l'île du musée départemental offre un bel écrin à cet artiste.

MUSÉE DÉPARTEMENTAL D'ART ANCIEN ET CONTEMPORAIN

1, place Lagarde, Épinal

Tél. 03 29 82 20 33

musee-mdaac@vosges.fr

museedepartemental.vosges.fr

<https://www.facebook.com/Museedepartemental/>

Lundi : 9h30-12h30/14h-17h30

Mardi : Fermé

Mercredi : Sur réservation pour les groupes

Jeudi : 9h30-12h30/14h-17h

Vendredi : 9h30-12h30/14h-17h30

Samedi : 10h30-12h30/14h-18h / **Dimanche** : 14h-18h

FRANÇOIS KLEIN EXPOSE ÉGALEMENT À LA LUNE EN PARACHUTE « CABINET DE CURIOSITÉS » DU 27 OCTOBRE AU 14 DÉCEMBRE 2018

François Klein est invité par La Lune en Parachute, en résonance avec son exposition au Musée départemental d'art ancien et contemporain, à présenter ses œuvres, autour du « Cabinet de curiosités ». Ainsi, il invite dix artistes du territoire du Grand Est à se joindre à lui : Jean-François Gavoty, Daniel Depoutot, Barbara Leboeuf, Cécilien Malartre, Valentin Malartre, Pascal Zagari, Florent Meyer, Pascal Poirot, Charlène Chemin et Maria Lunchankina.

Ouverture du mercredi au samedi de 13h à 18h et le dimanche de 14h à 18h

Entrée Libre - visites commentées sur RDV

Le lien : <http://laluneenparachute.com/>

© crédits photos :

Jean Brazille, Philippe Colignon, Vincent Ganaye, Charles Klein, François Klein, Pierre Rich

museedepartemental.vosges.fr